Microchimérisme : l'autre inscrit en nous

Par Cécile Ouicher

Grossesse, microchimérisme fœtal : et si le corps n'était jamais tout à fait à soi ? Cette réalité biologique, longtemps lue à travers le prisme du genre, invite à repenser la frontière entre soi et l'autre – et, plus largement, ce délicat équilibre entre ouverture et protection, chez le vivant comme dans nos sociétés.

Les représentations visuelles de la grossesse rendent tangible une réalité rarement interrogée dans toute sa portée sociologique : le corps féminin n'est pas seulement un organisme, mais un espace en transformation. La vidéo du musée des Sciences et de l'Industrie de Chicago[1], qui montre l'expansion de l'utérus et le déplacement progressif des organes, donne à voir un corps qui se reconfigure pour accueillir un autre corps. Cette transformation n'est pas uniquement médicale : elle engage une expérience incarnée de l'altérité.

QUAND LE CORPS FÉMININ SE DÉDOUBLE

La grossesse implique une redéfinition temporaire mais radicale des frontières corporelles. Le corps devient un lieu partagé, un espace habité, où la distinction entre soi et l'autre se trouble. À cette expérience déjà singulière s'ajoute un phénomène biologique longtemps méconnu : le microchimérisme fœtal. Durant la grossesse, des cellules du fœtus traversent le placenta et s'installent dans l'organisme maternel. Ces cellules, génétiquement distinctes, ont été retrouvées dans de nombreux tissus (sang, peau, foie, cœur, parfois même le cerveau), plusieurs décennies après l'accouchement. Le corps maternel ne les élimine pas totalement ; il les tolère, et parfois les intègre fonctionnellement.



Le microchimérisme fœtal rend littérale l'idée d'un corps féminin durablement marqué par l'autre. L'altérité ne se contente pas de passer : elle laisse une trace persistante. Cette réalité biologique remet en cause une conception strictement individualiste du corps. L'identité corporelle n'y apparaît plus comme close et homogène, mais comme composite, relationnelle, traversée par des présences multiples.

L'ÉTANCHÉITÉ MASCULINE

Cette expérience n'a pas d'équivalent strict dans le corps masculin. Le corps des hommes n'est pas appelé à se transformer de l'intérieur pour héberger un autre organisme ni à intégrer durablement des cellules étrangères issues de la reproduction. Historiquement, cette différence a contribué à construire une représentation du corps masculin comme un corps stable, fermé, orienté vers l'action et la projection dans l'espace extérieur, tandis que le corps féminin était pensé comme plastique, perméable, transformable.

La biologie ne produit pas mécaniquement des hiérarchies sociales. Elle offre des expériences corporelles que les sociétés interprètent, hiérarchisent et politisent. Ce sont ces interprétations qui transforment certaines capacités biologiques en normes sociales. La capacité féminine à accueillir l'autre, au lieu d'être reconnue comme une puissance, a souvent été traduite en disponibilité, en vulnérabilité, voire en obligation. Cette traduction s'opère très tôt à travers la socialisation de genre. Dès l'enfance, les garçons sont encouragés à occuper l'espace, à étendre leurs gestes, à s'imposer physiquement et verbalement. Les filles, à l'inverse, apprennent à se contenir, à limiter leurs mouvements, à surveiller leur posture. La philosophe Iris Marion Young a montré comment cette éducation différenciée produit des corps féminins qui agissent « en retenue », comme s'ils anticipaient une exposition permanente ou un danger latent.

1. https://youtu.be/4H9uxz9-P7I.

Dans la plupart des sociétés patriarcales, les hommes ont historiquement occupé des positions dominantes, non seulement au sein de la sphère publique, mais aussi dans les espaces physiques. Cette dominance s'exprime à travers des comportements tels que le *manspreading* (le fait d'occuper physiquement plus d'espace en s'asseyant avec les jambes écartées dans les transports publics), ou encore l'appropriation d'espaces privés dans le cadre du travail.

Les femmes sont souvent reléguées aux espaces partagés ou communs, particulièrement dans la sphère domestique. Le corps féminin est perçu comme un corps à gérer : à protéger, à contrôler, et à discipliner. Cette surveillance sociale fait écho à une réalité biologique : la capacité à être pénétré, transformé, fécondé, mais elle en détourne le sens. Là où la plasticité pourrait être envisagée comme une ressource, elle est interprétée comme une fragilité. À l'inverse, le corps masculin, conçu comme non transformable par l'autre, s'arroge plus facilement le droit à l'expansion et à l'appropriation de l'espace public.

L'ALTÉRITÉ SOUS CONTRÔLE

Les recherches sur le microchimérisme fœtal introduisent toutefois une ambivalence décisive[2]. Certaines études suggèrent que ces cellules étrangères pourraient jouer un rôle protecteur, notamment dans la réparation tissulaire ou dans la surveillance contre certains cancers. D'autres travaux soulignent qu'elles posent aussi question pour le système immunitaire, leur présence étant parfois associée à des maladies auto-immunes. Autrement dit, la porosité des frontières biologiques n'est ni intrinsèquement bénéfique ni fondamentalement dangereuse : elle exige un équilibre fin entre tolérance et régulation.

Cette tension biologique ouvre une analogie féconde avec les sociétés humaines. Un organisme vivant n'est jamais un système totalement fermé. Il repose sur des frontières sélectives, capables de laisser entrer certains éléments tout en en excluant d'autres. Des frontières trop rigides appauvrissent le système et réduisent sa capacité d'adaptation. Des frontières trop poreuses ou mal régulées peuvent, à l'inverse, fragiliser l'ensemble. La diversité cellulaire introduite par le microchimérisme montre que l'altérité interne peut renforcer un organisme, à condition d'être intégrée dans un cadre fonctionnel.

MICROBIOTE ET SOCIABILITÉ

Le microbiote intestinal en fournit un autre exemple frappant. Le corps humain héberge des milliards de micro-organismes génétiquement distincts, indispensables à la digestion, à l'immunité et même au fonctionnement cérébral. Là encore, la santé repose sur un équilibre dynamique : une diversité suffisante renforce l'organisme, tandis qu'un déséquilibre, qu'il s'agisse d'appauvrissement ou de prolifération incontrôlée, conduit à la maladie[3].

Transposée au social, cette analogie permet de dépasser l'opposition simpliste entre ouverture et fermeture. Une société totalement fermée tend à l'homogénéité, à la rigidité et à la vulnérabilité face aux changements. Une société aux frontières symboliques ou politiques entièrement dissoutes peut, à l'inverse, éprouver des difficultés à maintenir des formes de solidarité et de régulation collectives. À l'image du système immunitaire, une société fonctionne avec des frontières qui s'adaptent : elles servent à organiser la coexistence, non à figer les identités ou à exclure durablement.

Dans cette perspective, le corps féminin, marqué par la grossesse, le microchimérisme et une cohabitation cellulaire durable, apparaît comme un laboratoire biologique de cette tension entre ouverture et protection. Il incarne une coexistence interne qui n'est ni pure fusion ni pure séparation.

Ce que la biologie montre ici, ce n'est pas que la porosité est en soi une faiblesse, mais que la robustesse d'un système, biologique ou social, réside dans sa capacité à gérer l'altérité plutôt qu'à l'exclure. ■

La peau, laboratoire de l'altérité

- Installez-vous dans un endroit calme et portez attention à votre peau, cette frontière qu'on croit évidente, alors qu'elle est en réalité sélective et vivante.
- Frottez légèrement vos mains l'une contre l'autre : la peau semble solide, continue. Pourtant, elle respire et échange en permanence avec son environnement.
- Appliquez une noisette de crème hydratante sur le dos d'une main. Elle reste en surface, visible. Massez : elle disparaît, en partie absorbée, en partie éliminée. La peau n'est ni une porte ouverte ni un mur étanche – elle trie. Remarquez ce que vous percevez, non pas les molécules elles-mêmes, mais leurs effets – souplesse, chaleur.
- Refaites l'essai sur votre ongle de pouce : la crème y reste intacte, rien ne passe. La différence est immédiate.

Pour aller plus loin, refaites l'expérience avec de l'eau seule. Elle pénètre beaucoup moins, s'évapore plus vite. La sensation est différente : fraîcheur immédiate, mais hydratation limitée. La peau ne laisse pas tout passer de la même manière ni au même rythme.

Cécile Ouicher



Praticienne de yoga somatique, coach psychocorporel, relaxologue et masseuse bien-être, Cécile Ouicher s'intéresse particulièrement à la relation soma/psyché. Elle a créé une formation en ligne pour tous ceux qui souhaitent avoir une nouvelle compréhension de la relation corps/esprit. www.le-corps-en-conscience.fr – www.conscienceposturale.fr

2. https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/33093862/.
3. https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S1021949819300122.